

LES ALEXANDRINS DE JUAN RUIZ

La récente édition du Libro de Buen Amor que nous devons à l'hispaniste belge Jacques Joset remplace avantageusement celle que Julio Cejador avait fournie aux "Clásicos Castellanos" (1). Beaucoup d'erreurs ont été heureusement corrigées et presque tout ce qui a été écrit sur le LBA entre 1913 et 1974 mis à profit. Certaines bévues commises par Chiarini et ensuite par Corominas dans leurs éditions respectives ont été signalées. Nous avons déjà exprimé l'immense intérêt que nous avons pris à la lecture de ce nouveau LBA et nous n'avons pu nous empêcher d'en discuter quelques points de détail (2). Ici nous désirons revenir sur un de ces points : la métrique du LBA.

Jacques Joset admet comme authentiques les vers 7+8 et 8+7, tandis que Corominas les refuse. La théorie de Joset est exposée dans l'Introduction à son édition. Ce savant a maintenu ses conclusions au cours d'un colloque organisé par l'Université de Paris-XIII en 1981 (3). Notre position est différente : nous croyons à l'égalité des deux hémistiches du vers. Nous ne traiterons ici que des vers groupés en quatrains (vers de cuaderna vía), réservant toutes les autres formes strophiques pour une étude ultérieure. Nous croyons, et de plus en plus fermement, que les vers du LBA sont du 7/7 et parfois 8/8. Précisons : l'hémistiche 7 a sa sixième syllabe accentuée ; il peut avoir de fait six, sept ou huit syllabes. L'hémistiche 8 a une septième syllabe porteuse d'un accent tonique et peut donc avoir 7, 8 ou parfois 9 syllabes. Sans croire aveuglément à la possibilité de parvenir à établir un texte définitif du LBA, nous souhaitons seulement expliquer ici ce qui nous a conduit, après bien des hésitations, à préférer la théorie rigide de Corominas à celle, plus souple, de Jacques Joset.

+

+ +

Nous avons déjà proposé quelques corrections possibles au texte établi par Joset, et nous savons qu'il en a accepté un certain nombre, compatibles avec sa théorie. Ne nous étendons pas sur les fautes qui ne sont que des fautes d'impression (toujours difficilement évitables) ou des

lapsus calami. Bien sûr, il manque un les au v. 748a qu'il faudra lire : "de lo que les fablava". Au v. 1221c le mot artesanans a été mis pour artesas de toute évidence. Nous ne croyons pas utile de faire la liste de ces "mastics" puisqu'un lecteur attentif corrige de lui-même, surtout s'il a sous la main l'édition synoptique de Manuel Criado de Val et Eric W. Naylor, toujours indispensable(4). Jacques Joset, dans ses notes infrapaginales, reconnaît volontiers qu'on pourrait adopter quisier (pour quisiere) au v. 600b ; resplandesçrifa (pour resplandesçerfia) au v.1389c. Quant au v. 412d il note : "Lease d'yuso por el metro". Les formes syncopées de futur de l'indicatif ainsi que celles du conditionnel rendant égaux deux hémistiches, nous pensons qu'on pourrait les adopter sans la moindre hésitation. Pourquoi ne pas écrire : perdré 173a ; perdría 688d ; entendrás 986d ; bevrié 1013d ; defendrás 1192c ; ascondrás 1198c ? D'ailleurs nous avons quelque peu l'impression que Joset est d'accord avec nous quand il écrit au sujet du v. 259a : "Quítese la acentuación aguda por el metro". Il a bien fait de choisir la forme Bersabe et non Bersabé. Nous n'avons pas besoin de proposer des corrections quand, dans les notes, Joset lui-même a suggéré celles qui pouvaient être faites (200a ; 1282a ; 1284c ; 1407a...). Conserver arreatamiento au v. 551c est faire preuve d'une excessive prudence puisqu'on lit rebatar au v. 550b (sous la forme rebatado), et le mot revatamiento au v. 185b. Certes la prudence est mère de sûreté et on comprend qu'un éditeur de texte se tienne scrupuleusement aux normes qu'il a choisies dès le début de son travail. Qu'on ne se méprenne pas sur nos intentions ; nous n'avons pas le droit de reprocher à Jacques Joset ses choix et les leçons retenues. S'il est licite de lui reprocher d'avoir omis de placer un tréma sur letuario au v. 1632b (alors qu'il en place un sur le même mot aux vv. 1334a et b), si on peut lui demander de préférer del à el au v. 1147d, on ne peut lui demander de supprimer lo au v. 469d. Ce qui nous a conduit à accepter les postulats de Corominas est très simple : la correction qui réussit pour un vers réussit pour un autre. Prenons un exemple : a las vezes figure au v. 637a. Si l'on remplace le a las de vezes du vers suivant par a las vezes, les deux vers ont tous leurs hémistiches réguliers. Devant le grand nombre de nol attestés, je proposerais volontiers de lire acorrer nol podieron (138b). Supprimer de après començo rend réguliers les vers 134c, d. Il est facile d'apporter de nombreux exemples où la même correction produit les mêmes effets. La comparaison des trois principaux manuscrits montre, au premier coup d'oeil, qu'il sont

fort altérés. Nous dire que les scribes d'alors savaient compter les syllabes ne saurait nous convaincre dans le cas du LBA. Le caractère "ajuglarado" de l'oeuvre du clerc Juan Ruiz explique peut-être cette négligence des copistes successifs qui avaient devant eux des modèles défectueux. En fait bien des vers sont devenus boiteux par la faute d'un copiste qui a retranché ou ajouté quelque chose. Pour le v. 658b nous n'avons que le ms.S "con una doncella muy rica/fija de don pepiõn". L'accent tonique serait sur la huitième syllabe ! Il faut supprimer muy qui est un renforcement de l'expression, mais dû à un copiste. Souvent c'est une préposition qui a été répétée devant chacun des compléments. Voici quelques exemples : con él e con sus porffas 1072c ; por carta nin por escrito 1130a ; por gestos e por gemido 1138c ; de vergüenças e de plazos 744b. Un article a souvent été ajouté devant un substantif pluriel. C'est ainsi que raíz de todos males est devenu raíz de todos los males 540a, dans l'édition de Joset, alors que les deux ms S et G ont la bonne leçon. Un article est souvent suspect devant un complément de lieu : entrar en tajador a dû devenir entrar en el tajador. Les trois mss. portent l'article mais il ne devait pas se trouver dans l'hémistiche originel. De la même façon fueron en monte est devenu fueron en el monte 134b. La conjonction que n'est pas indispensable aux vv. 99b, 303d et 427a. Evidemment toute correction qui ne se justifie pas par une leçon trouvée dans un des manuscrits devra faire l'objet d'un commentaire. Nous proposons de lire le v. 1216d comme suit : "en saya, falda en çinta/e sobrabien armado". Les trois mss. ont faldas. Pour cette raison Joset s'interdit de corriger. Mais l'existence du singulier falda au v. 1350 nous incite vivement à effectuer cette petite correction. Le v. 1417d, parlant de la Renarde, dit : "sosegada la mesquina". La strophe est composée de vers 7/7, alors cet hémistiche est hypermétrique. Là Corominas propose une modification de l'ordre des mots, ce qui nous semble une solution hasardeuse. Nous faisons une autre hypothèse : le mot sosegada a été mis à la place de ssegada. Cet adjectif, qu'enregistre encore le DRAE, ne se trouve pas dans le LBA mais il est tentant de l'adopter. Pareillement nous adopterons desguisado et non desaguisado (S,T,G). Cette forme a existé (Berceo, Milagros 720d, 835b). Pourquoi ne pas l'accepter, si l'on accepte desgradesçer à la place de desagradesçer du ms. S ? Nous ne faisons guère preuve d'audace si nous

proposons d'écrire fezist' au v. 233a, pas plus que Joset qui adopte librest pour le libreste du ms. au v. 3c. Un pronom personnel est parfois ajouté ; par exemple yo aux vv. 361c, 1557d. Une source importante de faute est l'habitude des copistes de remplacer une virgule par un e. Citons quelques exemples : 469b, 582b, 816d, 1221b, 1308c, 1320c, 1393a.

Nous ne parvenons pas toujours aux mêmes résultats que Corominas. Nous avons déjà présenté quelques objections aux hypothèses de ce savant (5). Nous ne le suivons pas pour le v. 1555d que nous lisons : "escotan tu manjar / a doblas e senzillas". Le mot doblada, au lieu du mot primitif dobla, a rendu l'hémistiche hypermétrique. Cette hypothèse a semblé acceptable par Margherita Morreale (6). Toutes les strophes que Corominas déclare du type 8/8 ne le sont pas à coup sûr. La strophe 1613, pour prendre un exemple, pourrait être éditée comme suit :

como robi pequeño / tiene mucha bondat
color, virtud e preçio / e noble claridat,
ansí dueña pequeña / tiene mucha beldat,
fermosura, donaire, / amor e lealtad.

Dans son Introduction, Joset nous rappelle que, selon les calculs de A. Várvaro, sur 1000 vers pris au hasard, 18,2 % sont des hybrides, c'est-à-dire des vers à hémistiches inégaux (7). Ce nombre peut être réduit de beaucoup. Le nombre de vers qui résistent à toute correction raisonnable est finalement peu élevé. Certes certains vers demeurent difficilement réductibles, nous le reconnaissons volontiers. Le v. 1398b a deux hémistiches inégaux. On ne peut rien retrancher et aucune élision n'est possible. Là encore nous ferons une hypothèse : le texte primitif portait lago et non laguna. Le mot lago appartient au lexique de Juan Ruiz et donne au vers une plus grande saveur de proverbe. Les deux lexèmes sont à peu près synonymes si l'on en croit le Tesoro de Covarrubias et Autoridades. Nous n'avons pas l'intention de fatiguer le lecteur en prenant chaque vers dit "hybride" pour proposer une correction. Nous ne convaincrions pas plus en accumulant des exemples. D'ailleurs l'édition de Joset contient moins de vers hybrides si l'on tient compte des notes de l'auteur, qui semble se rapprocher de notre position quand il écrit au sujet du v. 1087c : "por el metro podría dejarse la sílaba

postónica", admettant donc adarga pour adáraga. C'est donc le très faible nombre de ces vers "hybrides" qui nous a conduit à douter de leur authenticité. Nous consentons à admettre, comme Corominas, qu'il puisse se rencontrer exceptionnellement un vers bofiteux (p. 456, note au v. 1212d). Bien qu'il propose de judicieuses corrections possibles pour ce vers, l'illustre philologue déclare : "... no debemos descartar del todo la contingencia de que el poeta dejara algún verso largo, con carácter provisional."

Jacques Joset n'est pas le seul à admettre une certaine "fluctuación". Voici comment il justifie son point de vue, dans son Introduction (p. XXXIII) :

Los versos híbridos (7/8 u 8/7) no son necesariamente invenciones de copistas ; en tales casos de fluctuación interna, cabe tener en cuenta el ritmo acentual aplicando principios (corregidos) analíticos semejantes a los expuestos por T. Navarro en su Métrica española.

Certains critiques pensent encore que T. Navarro est parvenu à des conclusions définitives. Oreste Macri, dans son Ensayo de métrica sintagmática (Editorial Gredos, Madrid, 1954) adopte les conclusions de T. Navarro et admet une certaine "fluctuación", d'ailleurs assez mal définie. Le succès de Métrica española nous place dans l'obligation d'en discuter les thèses (8). Pierre Le Gentil, dans un article de la revue "Romance Philology" a rendu compte de cet ouvrage de façon élogieuse mais tout en émettant de sérieuses réserves au sujet de l'alexandrin (9). Tomás Navarro pense que l'important est le schéma rythmique et que le nombre de syllabes n'est pas l'essentiel. On remarquera certaines contradictions. Comment concilier les déclarations sur la "fluctuación" et cette définition : "El alejandrino es un metro polirrítmico compuesto. Sus hemistiquios tienen de común el acento regular sobre su sílaba sexta." ? En fait la seule originalité de Juan Ruiz est de faire des vers avec des hémistiches accentués sur la septième syllabe(10). Oreste Macrí admet aussi les vers 7/8 et 8/7. Il donne une importance au premier accent tonique et admet la possibilité d'une anacrouse et peut ainsi justifier les hémistiches inégaux. De plus Oreste Macrí considère l'édition de Chiarini comme définitive (ou presque) puisque celui-ci a adopté une méthode dérivée de celle de Lachmann pour faire la constitutio textus !

Nous souhaitons que les spécialistes se penchent à nouveau sur les travaux de Tomás Navarro et nous disent si l'on doit en suivre les conclusions. Pierre Le Gentil n'a pas hésité à dire : "Mais comment explique-t-il que ce mètre, en dépit des proclamations formelles de ceux qui l'ont cultivé, ait à son tour connu certains flottements syllabiques ?" Nous répétons ce que nous avons déjà dit autre part (11) : le mot de "fluctuación" souvent employé n'est jamais bien défini par ceux qui y ont recours.

Nous comprenons l'attitude prudente de ceux qui se refusent à modifier un vers sans avoir de sérieuses raisons pour le faire. Si l'on admet, au v. 1121d de lire enflaquidas (qui figure dans G) ne peut-on pas admettre aussi fallidas ? Le verbe fallir existe chez Juan Ruiz (943b) ; et si fallida n'est pas attesté, desfallido l'est (1428b). Tenir compte de la syntaxe d'époque est certes nécessaire, mais on ne doit pas en majorer les exigences. Nous proposons d'écrire le v. 1356d comme suit : "contéçem, como al galgo / viejo que caça nada". La leçon viejo que caça nada (T) est déclarée impossible par Corominas (p. 510 de son édition). Il admet pourtant que nada acabesçf (153d) et o da poco o nada (97c).

A force de lire et de relire le LBA nous parvenons à cette conclusion : les deux hémistiches d'un même vers ont leur accent tonique sur la même syllabe. Corominas l'a dit ainsi : "se puede afirmar sencillamente que no hay en la métrica de Juan Ruiz casos verdaderos de combinación en un mismo verso de dos hemistiquios con número de sílabas diferentes." Nous préférons notre propre formulation car il n'est pas inutile de rappeler aux non-hispanophones que l'heptasyllabe espagnol peut avoir 6, 7 ou 8 syllabes et que l'octosyllabe peut en avoir 7,8 ou 9 (12). Appliqué à la poésie espagnole, le terme d'isosyllabisme est donc fort ambigu et ne doit être employé qu'à bon escient.

Nous n'avons pas d'argument d'un poids tel qu'il puisse convaincre les adeptes de la théorie de Tomás Navarro (13). Demandons-leur cependant s'ils ne font pas trop confiance aux manuscrits conservés. Chacun d'eux contient de telles fautes évidentes que tous doivent être corrigés. Aussi croyons-nous que la méthode employée avec bonheur pour restituer le texte authen-

tique des poèmes d'un Berceo peut aussi être employée pour réduire les irrégularités apparentes du LBA (14).

Nous avons eu plus d'une fois l'impression que certains érudits espagnols ont été animés du désir, consciemment ou non, de prouver coûte que coûte que le vers de cuaderna vía n'est pas demeuré fidèle à la formule française de l'alexandrin et qu'il aurait subi l'influence d'une ancienne tradition hispanique d'anisosyllabisme. On aimerait ne pas devoir une formule métrique à l'étranger ! C'est oublier qu'un tel "casticismo" n'existait pas à l'époque en matière littéraire. Nous admettons volontiers un assouplissement métrique par rapport au vieux Berceo grâce à l'emploi judicieux de la synalèphe (15). L'emploi d'un grand alexandrin 8/8 est-il une innovation due à Juan Ruiz ? La poésie française a connu ces strophes de quatre vers rimés 8/8 (16). Nous ne savons pas si Juan Ruiz a voulu les imiter. De toute manière on ne peut, sans plus de précision, parler de "vacilación". Il s'agit là d'un changement de mètre et non d'une irrégularité. Répétons-le : ce que nous n'admettons pas ce sont les vers 7/8 et 8/7. Leur nombre réduit nous force à penser qu'il s'agit d'altérations d'un texte primitif.

Evidemment, toutes les corrections que nous proposons ici n'ont pas le même degré de vraisemblance. Au vers 614a la bonne leçon est de la mar airada (et non del mar airada) et personne ne le contestera. Quand nous remplaçons au v. 1399c entendedor par entendor nous ne croyons pas faire preuve d'audace puisque la forme entenderas se trouve dans les mss. S et T au v. 1513b. Dans les deux cas il s'agit de la même haplologie. Nous ne nous hasardons guère, croyons-nous, en lisant alfajém et non alfageme au v. 1416a. En effet, cette forme apocopée est attestée à l'époque et dans la région tolédane, comme l'a montré Rafael Lapesa (17). Plus audacieuse peut sembler la suppression de en au v. 1533a. Elle nous paraît justifiable : le verbe porfiar n'est-il pas transitif ici, comme il l'est au v. 782c ? Certaines corrections, et nous le reconnaissons volontiers, sont plus osées. Nous proposons de lire le v. 617d comme suit :

moverse ha la dueña / por arte servidor.

Le copiste n'aura pas vu que le mot servidor était un adjectif. Ce por arte est le même que celui des vers 618d, 619a, 619d. Adopter menazan, au lieu de

amenazan, rend le v. 632d régulier, si l'on admet nos postulats. Certes on pourra objecter qu'une telle forme n'est pas attestée dans le LBA. Elle l'est dans bien d'autres textes ; la Primera Crónica General possède les deux formes(18). Juan Ruiz se servait indubitablement d'imparfaits en -ía et en -ié, selon les besoins du moment (19). Pourquoi, puisqu'il en est ainsi, hésiter à adopter veníé 1416a, teniés 250a, faziés 250b ? En choisissant onrrados au v. 1235b nous ne faisons qu'adopter la leçon de G et de T. En lisant le vers 1205b : "gran sombrero redondo / mucha concha marina" nous ne faisons que suivre le texte de T. On voit qu'il est bien difficile d'évaluer le degré d'audace que comporte chacune des corrections que nous avançons. Les plus audacieuses sont celles que n'autorise aucun manuscrit. Mais il arrive que les trois manuscrits aient des fautes communes ; tous les éditeurs du LBA l'ont admis. Jacques Joset a dû corriger le texte des trois manuscrits pour les vers 1306d, 1511c. On ne peut donc pas nous reprocher une légère correction parce qu'elle s'oppose au texte fourni par G,T,S réunis. C'est pourquoi nous maintenons falda pour faldas au v.1216d.

+

+ +

On ne saurait éditer un texte en vers sans partir préalablement d'une hypothèse sur la métrique du dit texte (20). L'important est que l'éditeur énonce ses hypothèses et s'y tienne. Nous reconnaissons que Joset a été fidèle aux siennes. Remarquons que nos corrections ne modifient que bien peu le sens du texte que ce dernier éditeur nous a procuré (sauf pour le v.435c). Tout ce que nous venons d'exposer n'avait pour but que de corroborer l'hypothèse de Corominas, qui finalement nous semble la plus vraisemblable. Reportons-nous maintenant à l'Introducción de l'édition Joset. Nous n'acceptons pas l'affirmation "1. La versificación de Juan Ruiz no es regular"(21). Nous souscrivons à : "El corte 7/7 es el que predomina en el LBA". Nous acceptons : "3. Parece que el Arcipreste buscara cierta regularidad métrica en el mismo verso (7/7 u 8/8) ; el editor tendrá que usar todos los medios (sinalefa, elisión, o al contrario, diéresis, formas plenas) para alcanzarla." Evidemment nous rédigerions la phrase, si l'on nous demandait une formulation, comme suit : "El Arcipreste buscaba la mayor regularidad ..."

Malgré le prestige de Corominas l'irrégularité métrique du LBA continuera d'avoir ses défenseurs car elle semble à ceux-ci plus conforme au génie de la langue espagnole, plus indigène et plus populaire (22). Deux théories demeurent donc en présence. Espérons que de nouveaux chercheurs concentrent leur attention sur ce problème qui conditionne l'établissement d'un texte précieux entre tous : celui du chef-d'oeuvre incontesté de la littérature espagnole du moyen-âge (23).

Jean LEMARTINEL

P.S. Indubitablement en medio de est attesté au v. 1099a. Nous avons proposé de lire en medio au v. 1376a, sans que l'expression soit suivie de la préposition de. Nous pouvons affirmer maintenant que cette expression a existé. En effet on la trouve chez Imperial, Cancijonero de Baena n° 231 : "rribera del río, en medio Triana". Au v. 8a profetado aura été remplacé par un copiste par le mot profetizado. Le verbe profetar, attesté déjà chez Berceo, a survécu fort longtemps. Cf. Aut. s.v. prophetar : "lo mismo que prophetizar. Ya tiene poco uso." Qu'on nous permette encore une hypothèse quelque peu audacieuse. Au v. 1140a "del infierno, mal lugar" est, selon nous, hypermétrique. Le vers primitivement devait être : "por aquesto es quito / del infierno lugar". Un copiste qui n'aura pas compris infierno employé comme adjectif (avec le sens du latin INFERNUS) aura ajouté mal.

NOTES

- 1) Juan Ruiz, Arcipreste de Hita, Libro de Buen Amor, edición, introducción y notas de Jacques Joset, Clásicos Castellanos, Espasa-Calpe, Madrid, 1974. L'édition de Cejador datait de 1913.
- 2) Jean Lemartinel, "Une nouvelle édition du 'Libro de Buen Amor'" in "Cahiers de Linguistique hispanique médiévale" n° 4, mars 1979, pp. 51-61.
- 3) La communication de Jacques Joset "Cinq limites de l'édition de textes médiévaux castillans (exemples du Libro de Buen Amor)" figure dans le n° 7 bis des "Cahiers de linguistique hispanique médiévale" pp. 221-236. Son auteur apporte des corrections à 49 vers de son édition.
- 4) Arcipreste de Hita, Libro de Buen Amor, edición crítica por Manuel Criado de Val & Eric W. Naylor, Clásicos Hispánicos, C.S.I.C., Madrid 1965. Faut-il redire qu'en dépit du titre, il ne s'agit pas d'une édition critique mais synoptique ?
- 5) Jean Lemartinel, "Quelques remarques sur le Libro de Buen Amor" in "Les Langues Néo-latines" n° 207, 1973, pp. I-II. Nous ne maintenons pas tout ce que nous y avons avancé. Au v. 321a, la bonne leçon est vezina.
- 6) Margherita Morreale, "Sobre la reciente edición del LBA por J. Joset para 'Clásicos Castellanos' " in "Boletín del Instituto Caro y Cuervo, XXXIV, 1979.
- 7) Introducción, p. XXXII : "Remito a A. Vârvaro, en Romance Philology, XXII, 1968, pags. 151-153. Según el cálculo del estudioso italiano, de 1000 versos escogidos al azar en el LBA, el 75 por 100 se miden 7/7, el 6,2,8/8, y el 18,2, con corte híbrido".
- 8) Tomás Navarro, Métrica Española, Syracuse-New-York, 1956. Homero Serís, dans sa Bibliografía de la Lingüística española, Bogota, 1964, présente ce livre comme "obra maestra, coronación de una labor científica ininterrumpida".
- 9) Pierre Le Gentil, "Discussions sur la versification espagnole médiévale. A propos d'un livre récent" in "Romance Philology" vol. XII, n° I, aug. 1958.

- 10) De tels vers se trouvent autre part que dans le LBA, mais dans des textes qui semblent postérieurs, comme El libro de miseria de omne.
- 11) Jean Lemartinel, "Remarques sur le vers d'arte mayor" in Atti, XIV Congresso internazionale de linguistica e filologia romanza, Napoli, 15-20 aprile 1974, pp. 541-554.
- 12) Il n'y a pas de vers de 18 syllabes dans le LBA ; le second hémistiche n'étant jamais terminé par un proparoxyton.
- 13) Tomás Navarro n'est pas le seul à avoir soutenu une thèse semblable. Pour Pedro Henríquez Ureña, dans La versificación irregular en la poesía castellana (Madrid, 1920) déclare la versification du LBA irrégulière. Il ne le démontre pas.
- 14) Nous pensons aux éditions de Brian Dutton : Gonzalo de Berceo, Obras Completas, Tamesis Books London.
- 15) L'emploi que fait Juan Ruiz de la synalèphe n'est pas automatique ; c'est pourquoi nous le qualifions ainsi.
- 16) Voir : G. Naetebus, Die nicht-lyrischen Strophenformen des Altfranzösischen, Leipzig, 1891, p. 173.
- 17) Rafael Lapesa, "La apócope de la vocal en castellano antiguo. Intento de explicación histórica" in Estudios dedicados a Menéndez Pidal, t.II C.S.I.C., Madrid, 1925, pp. 185-226.
- 18) Les exemples de polymorphisme sont nombreux dans la cuaderna vía. Chez Berceo on trouve tantôt glesia, tantôt eglesia. Dans le LBA, on trouve omne nado 798b, et omne nasçido 1428a.
- 19) La rime prouve l'existence de ces deux terminaisons.
- 20) Francisco López Estrada déclare dans son Introducción a la literatura medieval española (Biblioteca Románica Hispánica, Ed. Gredos, Madrid, 3 ed.) p. 50 : "La edición crítica que, a través de una labor de depuración, quiere acercarse a un posible arquetipo, es empresa muy difícil, y siempre pendiente del criterio del que la realizó y de la habilidad con que supo utilizar los datos recogidos."

- 21) Cela pourrait laisser croire que la versification de Juan Ruiz n'obéit pas à des règles.

- 22) Michel Burger, dans Recherches sur la nature et l'origine des vers romans (Droz-Minard, Genève-Paris, 1957) déclare, p. 137 en note, au sujet de l'alexandrin de Juan Ruiz : "C'est l'alexandrin de ce dernier qui serait le véritable alexandrin espagnol, tandis que celui de Berceo aurait été régularisé, peut-être sous l'influence française." Ce chercheur ne connaissait que les éditions de la BAE et de Julio Cejador. J. Cano, dans "La importancia relativa del acento" in "The Romanic Review", XXII (1931) va jusqu'à dire, p. 231 que "contar las sílabas no era cosa natural en España" ce qui est totalement indémontrable. La métrique irrégulière du Mío Cid ne prouve rien ; ce texte étant peut-être une traduction en castillan d'un texte d'abord écrit en aragonais.

- 23) Il ne faut pas lire le LBA dans une édition unique. Nous croyons que Nadine Ly a raison de déclarer : "Il n'y a pas d'édition définitivement fermée du poème de Juan Ruiz" (Cahiers de linguistique hispanique médiévale, 1978, n° 3, p. 30). Nous expliquerons dans un article futur, pour ne pas sortir de notre sujet, pourquoi nous préférons renco (v. 458b) au mot ronco (adopté par Joset et par Corominas) qui rend le texte moins cohérent.